

LE TEMPS

Livres

Jouer «Antigone» sous les bombes

Roman samedi 19 octobre 2013

[Jean-Bernard Vuillème](#)



Sorj Chalandon signe son sixième roman avec «Le Quatrième Mur», en lice pour le Prix Goncourt. Longtemps reporter, il a couvert la guerre du Liban pour «Libération». L'auteur de «La Légende de nos pères» et de «Retour à Killybegs» aborde ici de front la question de la violence et du militantisme

Genre: roman

Qui ? Sorj Chalandon

Titre: Le Quatrième mur

Chez qui ? Grasset, 327 p.

Dans des situations d'extrême violence comme aujourd'hui en Syrie, et hier au Liban, existe-t-il une petite porte par laquelle pourrait percer une lueur d'espoir, fût-ce un rai minuscule? Non, impossible, semble répondre Sorj Chalandon. La haine finit toujours par tout balayer. Même les projets les plus fous et les plus généreux comme celui que son personnage, Georges, militant gauchiste et metteur en scène, se fait fort de réaliser à Beyrouth, au cœur de la guerre civile, finissent par rompre sous les obus. Il voulait monter l'Antigone de Jean Anouilh, réunir sur une scène en ruine des acteurs venus des camps ennemis pour un moment de grâce scénique soustrait à la haine ordinaire.

Georges agit par amitié plutôt que par idéalisme, pour honorer la promesse faite à un militant et metteur en scène grec mourant du cancer, Samuel Akounis, initiateur du projet. Akounis est un pacifiste toujours enclin à chercher l'apaisement, à «privilégier l'intelligence», quand

Georges, lui, porte les stigmates psychiques, mais aussi physiques (un genou amoché) des combats violents qui opposaient les étudiants de certaines facultés parisiennes au début des années 70. Ça ne rigolait pas, rappelle Chalandon, ça tabassait fort, sans pitié, même les hommes à terre, casque sur la tête et matraque en main.

Ce n'est donc pas un ange, un doux rêveur qui prend congé de son épouse et de sa fillette et quitte Paris pour aller monter l'Antigone de Jean Anouilh à Beyrouth. Georges plonge courageusement dans un univers d'une violence inouïe. Il trouve un guide druze pour le piloter dans la géographie compliquée et dangereuse du Liban en pleine guerre civile. Muni des laissez-passer nécessaires, mais au prix de grands risques pour sa vie et celle de son chauffeur, Georges parvient à entrer en contact avec les acteurs, à les écouter, à les convaincre. Il trouve son Antigone (une Palestinienne), son Créon (un chrétien), son Hémon (un Druze), son Ismène, son Eurydice... Ce sont des comédiens amateurs, tous ancrés dans leur communauté, solidaires de leur peuple. Des ennemis.

Chacun tend bien sûr à interpréter son personnage selon sa propre lecture du conflit libanais, mais le miracle du théâtre opère car tous les acteurs s'oublent assez, plus ou moins aisément, et non sans moments de tension, pour entrer finalement dans leur rôle. Ils parviennent à franchir le quatrième mur, façade imaginaire qui donne son titre au roman, et que les acteurs construisent en bord de scène, cette «clôture invisible», cette «frontière du réel». Hélas, l'utopie ne dépasse pas le stade des répétitions, non pas du fait des acteurs, mais de la guerre elle-même qui les disperse dans un sauve-qui-peut général sous une pluie d'obus.

Cette fiction fait éprouver l'intensité et l'horreur de la guerre civile, d'une manière parfois insoutenable. Elle ne peut qu'être nourrie par l'expérience personnelle. Sorj Chalandon a couvert comme reporter la guerre civile libanaise et en a sans doute été marqué. Le roman plonge notamment le lecteur dans la réalité de l'opération israélienne «Paix en Galilée» de 1982 (invasion du Sud-Liban pour faire cesser les attaques palestiniennes), ou le fait pénétrer, à l'aube, dans les camps de réfugiés palestiniens de Sabra et Chatila après le massacre des Phalanges chrétiennes.

Imaginant la mise en scène d'une tragédie pour transcender la haine que se vouent les camps ennemis, ce roman tourne lui-même à la tragédie, non pas tant parce que le spectacle ne peut avoir lieu faute de «combattants», mais surtout parce que le metteur en scène finit par succomber lui-même en acteur de cette violence. Le Quatrième Mur n'est pas un roman qui dénonce la violence, mieux, il la décrit avec une telle force qu'il dégoûte de la violence et montre à quel point les personnages qui s'y livrent, soumis à la loi du talion, sont dépassés par leurs propres actes.

Dans une écriture directe, sans fioritures, Sorj Chalandon fait vraiment parler la poudre de sa plume, à la première personne, dans la peau de Georges. Un des mérites de ce grand roman est d'établir un lien entre la violence initiale de Georges, puisant sa justification dans l'idéologie, et la violence tribale, religieuse et politique qui fait rage dans la guerre civile. De l'étudiant exalté assagi par amour au metteur en scène traumatisé par son expérience libanaise, incapable de rentrer à Paris dans sa peau d'époux et de père, il y a tout le chemin d'une impossible paix.